

## Sociétés néo-industrielles, chronicisation des états de crise et formation d'adultes

*Pour situer le texte : Il s'agit d'une communication présentée le 28/9/1993 lors d'un colloque organisé par les universités de Łódź, (Pologne) et Hannover (RFA), sur le thème, "L'éducation des adultes dans des situations de changement dans une perspective comparative" (Edukacja dorosłych w sytuacji przemian na tle porównawczym), et publiée en français dans les actes de ce colloque. L'écart entre la situation socio-historique de la France et de la Pologne en 1993 l'avait rendu peu audible pour ce public, mais il reste d'actualité dans la France de 2011.*

**Mots-clés : chronicisation des crises, crise identitaire, formation d'adultes, société néo-industrielle, adolescence, mobilité professionnelle, position psychique, identification par décalque, identification par équivalence, inversion des générations, régression**

*N.B. : Les mots-clés soulignés renvoient à des concepts propres à l'auteur*

Nous développerons ci-dessous la thèse que la formation d'adultes contemporaine remplit une fonction sociale étroitement mêlée à ses enjeux obviés de reproduction de compétences professionnelles, mais ne s'en déduisant pas : celle d'un espace d'élaboration de crises d'identité qu'on ne peut plus traiter comme incidents pathologiques individuels, mais qui tendent au contraire à constituer un phénomène sociologique nodal.

Notre réflexion il est vrai est triplement limitée, de s'être élaborée

exclusivement dans le contexte de la société française contemporaine, dans l'horizon théorique, aventureux par les temps qui courent, d'une tentative d'articulation entre la psychanalyse et la sociologie historique, et à partir d'une pratique de formation d'adultes très particulière : formation à des métiers relationnels (travailleurs sociaux et psychologues notamment), les intéressés étant en situation de pratique pendant le temps de leurs études, et l'approche psychanalytique donnant *de facto* le ton à de leur formation.

Triple limitation qui ajoutée à la nécessaire brièveté de cette communication me laisse quelque inquiétude sur sa... communicabilité. Je m'y risque toutefois...

Nous tenterons successivement, à gros traits, d'esquisser le cadre socio-historique global de la formation d'adultes, et de le mettre en corrélation avec un embryon d'histoire des positions psychiques, de pointer, sur la scène même de la formation, quelques effets plus directement actuels, et enfin de risquer une stratégie de formation congruente à ces analyses.

### **1. Le cadre socio historique.de la formation d'adultes**

Comme en géologie, le paysage résulte des effets combinés de remaniements tectoniques successifs.

Un socle ancien se met en place au XIXe siècle dans la logique de la première révolution industrielle. Il est caractérisé par la combinaison d'un modèle social, celui de la promotion sociale, dans une lignée populiste initiée par les socialismes utopiques et le positivisme, et d'un modèle pédagogique, identique à celui de l'enseignement technique, et en rupture avec le modèle de l'apprentissage qui dominait depuis le XIIIe siècle : celui de la reproduction technique du travail dans un espace de type scolaire, distinct de l'espace productif, où la reproduction du geste technique se subordonne à la reproduction du discours savant.

Modèles alors en parfaite harmonie réciproque sous le signe de l'idéologie du Progrès : le progrès de l'humanité comme le progrès de chaque individu s'ordonnant au progrès du savoir scientifique par accumulation linéaire.

La deuxième révolution industrielle met en place très rapidement, depuis une vingtaine d'années, non une prétendue "société post-industrielle", mais assurément une société néo-industrielle, que nous ne saurions caractériser même sommairement sans déborder de notre cadre, mais dont on retiendra seulement quelques traits déterminants pour notre objet :

D'abord, – au moins en est-il ainsi en France, – l'état d'adolescence, surgi, pendant la phase proto-industrielle, de l'écart croissant entre la puberté et l'acquisition (avec l'entrée au travail) du statut d'adulte à part entière, change de nature et d'extension dans le temps ; le retard de l'école à s'adapter à ces nouvelles conditions techniques et sociales, fait surgir, sous le label "formation permanente", un espace de nature profondément différente de la traditionnelle formation d'adultes. Etroitement intriqué à l'emploi précaire des jeunes, dans l'alternance structurelle des "stages" et des "petits jobs", c'est un nouveau lieu de reproduction sociale **initiale**, (et peut-être même l'amorce de ce qui se substituera inéluctablement un jour à l'école comme espace-princeps de reproduction sociale caractéristique des sociétés néo-industrielles, de la même façon que l'école s'était substituée à l'apprentissage). Ce phénomène est d'une importance considérable en soi : mais nous ne le mentionnons ici que pour le distinguer de notre objet d'aujourd'hui, directement concerné en revanche par ce qui va suivre.

La mutabilité des savoirs et des pratiques productives, et par suite sociales, tend en s'accéléralant à devenir incompatible avec une stabilité dans le cadre temporel d'une "carrière" personnelle ; il s'ensuit que la mobilité professionnelle – changements de métier et changement des métiers –, d'exception qu'elle était, devient règle ; ainsi la formation d'adultes n'est-elle

plus avatar à la marge mais concerne-t-elle potentiellement chaque travailleur à chaque instant de sa vie professionnelle.

Enfin le traitement de l'information supplante le geste transformateur de la matière comme paradigme de l'acte productif : ainsi la frontière entre les contenus "techniques" de la formation et ses enjeux sociaux et idéologiques devient-elle floue, notamment par la médiation des savoirs-soutiens spécifiques des activités tertiaires (sciences économiques, sociales et "humaines").

## **2. Pour une histoire des positions psychiques**

Notre présumé directeur est ici que les sciences sociales et la psychanalyse s'articulent autour du concept d'identité, en tant que formation d'équilibre dynamique entre une économie psychique, – celle d'un sujet singulier avec son histoire propre, ses motions pulsionnelles, ses relations objectales, ses enjeux narcissiques, etc – et ce qu'autorise la "réalité", c'est à dire en fait la réalité sociale, elle même système d'équilibre complexe entre des contraintes matérielles, physiques ou techniques par exemple, et une organisation symbolique constituant la culture. Cette dernière s'analyse finalement comme **syntaxe du système des identités possibles** dans une société donnée. Sur le versant psychanalytique, nous appelons **position psychique** un modèle relativement stable de compromis entre les enjeux libidinaux et narcissiques, rendant compte de la prégnance de telle ou telle organisation identitaire attestée dans tel ou tel contexte social.

On conçoit alors que la redistribution des relations sociales au cours de l'histoire modifie concurremment les conditions de réalité qui commandent, sur son versant externe, le travail psychique de construction du compromis identitaire, et qu'ainsi, l'intemporalité des structures de l'inconscient ne soit en rien contradictoire avec l'entreprise d'une histoire des positions psychiques.

Plus précisément, on s'intéressera ici, en contrepoint avec la question de la reproduction sociale, au **processus identificatoire**, entendu en toute rigueur non comme "imitation", mais comme travail de construction de l'identité du sujet en référence aux identités parentales, à l'intérieur de la dynamique œdipienne. Car les mutations historiques de la réalité sociale ne commandent pas seulement, dans une sorte d'équilibrage statique, la cartographie des positions identitaires possibles ; elles interfèrent aussi profondément avec les conditions mêmes de leur organisation, à travers leurs effets sur le système des relations objectives entre générations.

Très grossièrement, disons que dans les sociétés à changement social très lent, et à mobilité sociale réduite, la stabilité des conditions objectives d'existence autorise la voie la plus simple pour l'identification, celle du "décalque" pur et simple de l'identité du rival œdipien.

Les sociétés proto-industrielles, fondées sur une concurrence contraignant à d'incessants gains de productivité, donc à d'incessantes mutations techniques et d'incessantes réorganisations des relations de production, fabriquent déjà de la mutation sociale continue. Mais le rythme en est encore suffisamment lent pour être compatible avec une relative stabilité de l'identité, entre la fin de l'enfance et la fin de la vie. Le "rattrapage" s'opère justement grâce à l'apparition de l'adolescence : en effet, la "période de latence" y signe une issue provisoire à la crise œdipienne sous forme, encore, d'une "identification par décalque" ; mais celle-ci se révèle une impasse inutilisable comme issue à la crise pubertaire ; ainsi le temps de l'adolescence se solde-t-il par l'inscription dans des identités différentes de celles des parents, en un jeu de transposition tentant de conserver les mêmes positions psychiques inconscientes : ce que nous appellerons "identification par équivalence". Dans chaque lignée généalogique, la discontinuité des générations s'ajuste progressivement à la continuité du changement social.

La révolution néo-industrielle accélère à un tel point le rythme des mutations sociales qu'elle fait éclater ce deuxième modèle de processus identificatoire, en le prenant en étau entre deux effets de grande ampleur :

D'une part elle met en porte-à-faux les premières identités adultes au cours même de la vie de chacun. La "crise de milieu de vie" qui vient ainsi s'ajouter à la crise d'adolescence comme celle-ci s'était ajoutée à la crise œdipienne, n'est sans doute à cet égard que le prodrome d'une sorte d'émiettement des crises, de leur multiplication anarchique au cours d'une vie : en fait il semble même qu'on assiste, en même temps qu'à leur multiplication, à une extension diffuse en durée, comme si apparaissait une position psychique particulière dans laquelle se pérennise l'organisation instable caractérisant jusqu'ici les périodes critiques : comme une longue adolescence grignotant en amont la période de latence et en aval la première décennie de l'âge adulte, puis faisant la soudure avec une crise de milieu de vie des 35-40 ans qui elle même s'articulerait insensiblement à la crise de la retraite, le tout broché de crises du chômage.... Certes tout cela est à nuancer très sérieusement : je suis conscient de ce que le terrain de pratique où j'évolue concentre statistiquement les couches sociales particulièrement concernées par cet état de choses – à savoir ce que les économistes nomment le secteur tertiaire non-marchand. Malgré ce risque d'une illusion d'optique, je fais l'hypothèse d'une généralisation tendancielle de ce processus.

D'autre part et surtout, elle affecte le statut symbolique même du changement. Le signifiant "progrès" impliquait, on l'a vu, **accumulation** : l'avenir s'ajoute au passé mais se fonde sur lui. Les figures contemporaines du changement sont fondées, elles, sur l'obsolescence des états antérieurs. Ainsi les identités parentales ne peuvent elles plus être symbolisées comme **conservées au prix d'une transposition** : la culture néo-industrielle les voue à l'invalidation. Toutes les cultures connues jusqu'ici se fondent sur le mythe de la transmission, de génération en génération, d'un ordre symbolique dont la clé est

déposée dans un passé ancestral. C'est désormais – paradoxe absolu – **dans l'avenir** qu'est mythiquement déposée cette clé. Il en résulte entre parents et enfants, à partir de l'adolescence, une circularité inédite : car la crise d'adolescence dans son décours traditionnel supposait que les attaques contre l'identité parentale n'affectent pas celle-ci dans la personne même des parents ; leur persistance dans l'être malgré ces attaques juvéniles était même la condition essentielle de la sortie de crise sous forme d'identification par équivalence. Or dans la nouvelle donne, la génération des parents, invalidant dans la crise de milieu de vie leur propre identité adulte initiale (celle qui résultait de leur propre travail d'adolescence), désigne de plus en plus la génération des enfants comme dépositaire d'un ordre symbolique en voie d'avènement... en voie de perpétuel avènement. Et chacun de s'épuiser à ruser pour tenter d'assigner l'autre à une place devenue intenable pour tous.

### 3. Retour sur la scène de la formation d'adultes

Ce détour un peu long par l'analyse du contexte était nécessaire pour comprendre comment la formation d'adultes s'y inscrit aujourd'hui. Plus précisément, nous nous centrerons sur sa fonction structurelle dans la crise de milieu de vie, tout en invitant à garder toujours présente à l'esprit une généralisation possible en référence à la notion de crise permanente diffuse, d'où les crises typiques émergeraient désormais de plus en plus souvent comme des phases aiguës et de moins en moins souvent comme des ruptures clastiques.

La crise de milieu de vie se déploie sur deux scènes, (simultanément ou alternativement, et parfois spectaculairement sur l'une et à bas bruit sur l'autre) : la scène professionnelle et la scène familiale. La formation, évidemment, prend sa place dans la première. Mais l'analyse de sa réalité intrapsychique et sociale est grossièrement tronquée si l'on méconnaît qu'elle prend son sens dans la totalité d'une trajectoire personnelle.

Dès 1987, Danièle BARIN-SÉ-NEBIER avait mis en valeur ce lien dans sa thèse, malheureusement inédite, précisément intitulée "La formation continue comme réponse symbolique à la crise de milieu de vie".(Université Lyon 2)

En particulier ce qui se déroule sur la scène familiale, le plus souvent sous forme d'une crise conjugale aiguë, déclenchée lorsque l'approche de l'adolescence des enfants devient pour les parents une perspective incontournable, est-il un révélateur particulièrement lisible des termes de la crise, dans la mesure où les relations conjugales et parentales sont héritières directes des relations d'objet infantiles. En outre, s'il arrive souvent que le déclenchement d'une crise familiale laisse, au moins apparemment, intacte l'inscription professionnelle, l'inverse semble plutôt rare. Mais même dans le premier cas, la recherche d'une formation peut apparaître comme une tentative d'échappatoire à la crise familiale.

Car la démarche d'entrée en formation se présente globalement comme la recherche d'un espace protégé, où l'on vient "respirer", "se ressourcer", "voir d'autres têtes", etc. En effet les vécus de crise se traduisent notamment par la prévalence d'un sentiment de perte des espaces transitionnels ou des enveloppes protectrices (fantasmatiques), grâce auxquels les relations objectales échappent à l'immédiateté persécutoire et au tout-ou-rien : on ne compte pas les métaphores d'étouffement, de perte de peau, d'hémorragie, de viol, de paralysie, qui surgissent dans la conversation spontanée des personnes en crise aiguë avec leur milieu proche. Ainsi, aux côtés, et bien souvent à la place, des motifs rationnels d'entrée en formation, en termes de plans de carrière et de qualification technique par exemple, on trouve la requête d'un espace de jeu (au sens où l'on dit en mécanique qu'une pièce a du jeu, mais aussi au sens ludique) qui soit en même temps une membrane protectrice.

On peut noter que le seul statut de ce type offert jusqu'ici par les sociétés contemporaines était le statut de malade. Ainsi la formation apparaît elle au passage comme un contre-feu à la médicalisation de la crise, ce qui implique qu'elle en est en quelque façon l'équivalent, en termes d'espace de régression, mais avec des effets narcissiques tout différents.

En effet la régression dans l'état social de malade (somatique ou psychique), se paie d'un renoncement au moins temporaire aux prérogatives de l'adulte de plein exercice ( contrepartie de la dispense symbolique d'obligation au travail qui définit quasiment l'état de malade dans la culture contemporaine), aggravant les fantasmes de diminution intrinsèque qui y sont liés bien plus anciennement. Au contraire, la formation a le statut symbolique d'une étape dans la trajectoire d'une vie de travail. Ainsi offre-t-elle l'avantage immense de résoudre élégamment la requête contradictoire – régresser sans se disqualifier – , grâce précisément à cette membrane qu'on souhaite le plus étanche possible entre le dedans de l'espace de formation, où l'on s'autorise à la régression, – fût ce à l'état d'écolier – , et le dehors, où l'on conserve intact le statut d'adulte.

Cette première fonction de la démarche de formation est commune aux formations ponctuelles ou courtes, celles que nous nommerons "supplétives", et aux formations "lourdes" qu'on pourrait qualifier de "bifurquantes", qui se concluent généralement par l'obtention d'une qualification nouvelle porteuse d'une modification ultérieure du statut social. Mais c'est seulement à propos de ces dernières qu'on verra jouer à plein les effets de nos analyses précédentes.

En effet la requalification professionnelle se charge alors de tous les enjeux issus de la déqualification identitaire inhérente à la crise. L'originalité de l'espace de formation, incarné par les formateurs, est qu'il s'offre comme surface de projection d'un fantasme restaurateur : celui de se retrouver soi même enfant de parents incarnant la modernité, bref de tenter de rendre aux imagos parentales ce qui menace de s'égarer sur la génération des enfants. Que les formateurs soient ou ne soient pas à la hauteur de cette haute mission est une affaire secondaire : on sait assez le pouvoir d'aveuglement qu'entraîne la nécessité d'idéaliser quelqu'un à une place donnée... encore que la défaillance trop flagrante de l'objet d'idéalisation puisse entraîner des effets de déchirure d'une exceptionnelle violence.

Ce qui s'y déroule alors peut être comparé, très naturellement, à deux autres processus largement analysés d'autre part :

celui qui est à l'œuvre dans les lieux où l'adolescence est en travail avec des adultes autres que les parents. Les adultes en formation eux mêmes n'en finissent pas de se surprendre, avec honte ou ravissement, en flagrant délit de retour à l'adolescence.

celui, et c'est moins souvent remarqué, qui bouillonne dans les milieux d'immigrants. Les crises évoquées plus haut ne sont pas en effet de nature différente des crises liées à la rupture culturelle, elles **sont** des crises de rupture culturelle. Et l'on peut de ce fait assimiler un groupe d'adultes en formation à un groupe temporaire de migrants ; non point groupe de "migrants temporaires", – car migrants de l'intérieur nous le sommes tous devenus de façon chronique ( c'est sans doute l'une des raisons pour laquelle la question des migrants venus du dehors est aujourd'hui aussi sensible, puisque c'est toujours de moi que me parle le bouc émissaire) – , mais de migrants temporairement plongés dans un cadre où ils ne peuvent plus tricher avec leur vérité de migrants.

Ainsi, borné dans l'espace par la membrane fantasmatique qui l'isole du reste du monde, borné dans le temps par le double rituel initiatique de l'admission en formation et des épreuves qualifiantes (quelles qu'en soient la nature), garanti par la toute-puissance prêtée aux formateurs, l'espace de formation offre-t-il un cadre remarquable au travail de réélaboration psychique, et ce d'autant plus que les contenus de formation sont plus chargés de contenus idéologiques propres à servir de support aux constructions fantasmatiques.

La précaution que j'ai prise au début d'évoquer le caractère assez spécial de mes lieux de pratique, me préparait justement à souligner qu'ils s'y prêtent au plus haut degré, puisque le corpus théorique de la psychanalyse y sert *de facto* de langue commune. Mais j'ai suffisamment été mêlé de plus ou moins près à des processus de formation extrêmement variés pour souligner que la différence n'est que de degré et de visibilité du processus. Largement conscient et formalisé – voire hystérisé – en certains endroits, il est simplement ailleurs

plus discret, plus enkysté dans des sous-espaces plus ou moins marginalisés, parfois même pratiquement clandestin ou désigné comme fauteur de dysfonctionnements parasites. Mais il est là.

Une autre variable, fortement corrélée d'ailleurs à la précédente, influe évidemment sur le degré d'ampleur et de visibilité du processus : la culture du groupe des formateurs. Leur milieu professionnel – je parle toujours pour la situation française – est en effet traversé de contradictions qui reflètent bien ce que nous avons vu de son histoire, entre la tradition populiste et didactique la plus ancienne, et les nouvelles couches imbibées de culture néo-industrielle.

#### **4. Les effets conjoncturels du sous-emploi**

On ne saurait terminer cette partie sans dire quelque chose des effets de la conjoncture économique, en particulier évidemment du gonflement constant du nombre des sans-emploi, dont l'effet politique envahit aujourd'hui jusqu'à l'obsession la question de la formation. Ils interfèrent de façon contrastée avec tout ce que nous venons d'exposer : renforçant à l'extrême certains traits, gommant les autres jusqu'à sembler les rendre obsolètes.

D'une part la généralisation de l'emploi précaire chez les jeunes a accéléré l'émergence du modèle de reproduction sociale initiale que nous avons ci-dessus laissé en dehors de notre étude, et amplifié sa place dans le système institutionnel de la formation permanente.

Il est certain, d'autre part, que si la perte d'emploi n'est souvent que la cause déclenchante d'une crise latente, elle intervient non moins souvent de façon traumatique dans le contexte d'un équilibre qui sans elle serait restée relativement stable, produisant des effets qui sont aux crises que nous avons évoquées ce que les névroses traumatiques sont aux névroses tout court.

En troisième lieu, l'état de chômage, au mois prolongé, engendre une déqualification identitaire non moins désorganisatrice que l'état de maladie, sans

En 1993, on pouvait encore parler de conjoncture. Dix-sept ans après, on peut là aussi parler de chronicité, au moins en France.

même la contrepartie d'en autoriser les bénéfiques régressifs. Il renforce donc l'investissement de la formation comme espace de restauration narcissique.

Enfin les évidentes contraintes de réalité tendent à éliminer comme oiseuses toutes les considérations sur la formation qui ne relèvent pas des processus cognitifs – sauf dans les espaces où l'enjeu de qualification est devenu une pieuse fiction parce qu'on ne sait pas quoi faire, idéologiquement, d'une population qu'on a secrètement renoncé à... qualifier, à tous les sens que ce terme peut prendre en français. Aussi les temps ne se prêtent ils guère à attirer l'attention sur tout ce que je viens d'évoquer... qui n'a pas pour autant cessé d'être à l'œuvre, loin s'en faut.

Si j'en crois les économistes, il semble trop tôt pour savoir si ce sous-emploi persistant est une mauvaise passe conjoncturelle ou s'il tendra à devenir structurel. Quoiqu'il en soit, je pose qu'il a plus pour effet de masquer ou de renvoyer au second plan que d'annuler cette fonction majeure de la formation que nous avons tenté d'explicitier.

##### **5 Pour une stratégie de formation**

Théoriser une pratique n'a de sens qu'à l'intérieur d'une connivence sur les enjeux. Constaté un processus n'oblige jamais à en faire une doctrine. Cette dernière partie n'aura donc de sens qu'à partir d'un présupposé dont je conçois tout-à-fait qu'il ne soit que très minoritairement partagé : à savoir qu'en effet ce travail d'élaboration psychique mettant en jeu la totalité des niveaux d'intégration du sujet est l'enjeu majeur de toute pratique éducative ou sociale. Avec ce corollaire que la pensée psychanalytique, articulée aux autres approches anthropologiques, et par conséquent arrachée, tant au ghetto orgueilleux où elle se complaît trop souvent, qu'au "préjugé pathologique" où l'enferme pour son malheur ses incontestables origines médicales, est un puissant et indispensable outil de compréhension de ce travail d'élaboration.

Pour ceux qui voudraient bien me suivre dans ce préjugé, je me permettrai donc d'avancer en conclusion quelques considérations sur ce que devient alors l'art d'être formateur.

Considérations à mi-voix, car le premier axiome est que cette pratique là s'inscrit nécessairement dans une crypte, en un contrepoint presque clandestin avec les fonctions sociales repérées et légitimées – ici par exemple la fonction didactique – , qu'elle utilise comme les virus utilisant pour leur propre compte le génome des cellules hôtes : n'oublions pas qu'à côté de la minorité de virus mortels qui attirent notre attention, d'innombrables autres, les plus malins, cohabitent paisiblement, voire utilement, avec les organismes qu'ils colonisent...

Une "politique de formation", voire même un projet institutionnel qui prétendrait se **définir** par cet enjeu d'élaboration psychique serait un objet aussi monstrueux que, par exemple, une psychiatrie qui se prétendrait institutionnellement psychanalytique – hélas cela ne s'est que trop vu. Car l'alliance avec les enjeux psychiques du sujet ne saurait être, sauf à titre d'alibi, l'enjeu d'une quelconque bienveillance sociale. Nul ne peut me payer pour aider le sujet à accoucher de lui-même, sauf peut-être lui, comme il advient dans l'exercice libéral de la psychothérapie, et encore, en prêtant une confiance à haut risque à la part de moi qui, pouvant s'identifier à lui, peut faire réellement alliance avec lui.

Tout cela suppose donc que le formateur fasse d'abord, et fasse bien, ce pour quoi il est payé, dans la logique instituante qui l'a promu formateur. La pratique d'aide à l'élaboration ne se développe en aucun cas en substitution à la pratique institutionnelle. Elle se déploie dans les interstices et les marges. Cela peut prendre plusieurs formes complémentaires les unes des autres :

l'art de l'intervention à double effet, opérant simultanément dans le registre de la fonction-support et dans le registre du jeu transférentiel ;

- l'art d'utiliser les "espaces mous", les "niches floues" : activités inscrites dans les programmes de formation et se prêtant particulièrement à l'échange signifiant : (expression orale et écrite, communication, activités culturelles) ; mais aussi et peut être surtout espaces et temps supposés vides (couloirs, escaliers, pas de porte, trottoirs, café-d'en-face, pauses-détente, repas de midi, rencontres informelles...)
- l'art d'utiliser les dysfonctionnements, les ratés, les transgressions des règles établies, voire de ménager dans l'organisation institutionnelle suffisamment de maillons faibles pour accroître la probabilité et la fréquence de ces désordres structurants ;
- l'art corrélatif du temps perdu, des longues patiences, l'art de faire comme si on avait l'éternité devant soi **surtout** quand on ne l'a pas et que l'urgence menace ;
- l'art d'entendre le mi-dit et le murmuré, d'enregistrer les silences, de retenir la passion de l'emprise, et cependant de marquer avec netteté et tranquillité, comme une ponctuation bien placée, les limites au delà desquelles on estime que la situation risque de devenir folle, ou simplement les vérités auxquelles, à tort ou à raison, on tient...

En relevant en guise de conclusion que de telles pratiques se découvrent incompatibles avec le repli dans une tentative de n'être que sa fonction ; plus précisément, elles font éclater la représentation fonctionnaliste des relations entre les différents acteurs institutionnels – celle qui croit par exemple épuiser dans des organigrammes la distribution des places sociales sur le modèle abstrait de l'articulation entre les pièces d'une machine. Elles obligent ces acteurs à se concevoir impliqués avec la totalité de leur histoire, de leurs affects, voire de leurs passions, mais dans la réinterprétation particulière à laquelle les contraint la place symbolique qui leur est assignée en ce lieu-là, qu'ils ne choisissent pas, et qui seule donne sens à leur agir.